

*«Aš tai prakeiktai kartai priklausau, ir niekas manęs
negalėtų įtikinti, jog esu toks vienas,
unikalus ir nepakartojamas.»*

*«Moi, j'appartiens à cette maudite génération et personne
ne pourrait me convaincre que je suis singulier,
unique et irremplaçable.»*



Trois secondes de ciel

Financé par



*

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Ouvrage publié sous le titre original de
Trys sekundės dangaus

© Sigitas Parulskis, 2002

© Agullo Éditions, 2026, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Studio Phantom - Cyril Favory
Image de couverture : Dannyel Spasov

Sigitas Parulskis

Trois secondes de ciel

Traduit du lituanien
par Marielle Vitureau

Agullo



Seigneur
est l'espace entre la page et le texte,
l'imagination et la connaissance, la réalité
et le néant. Tu l'as inventé.
Et Lui – toi.

Conrad Aiken



1

Une fois arrivé dans la petite station balnéaire à l'ouest du pays, je me suis tout d'abord préparé à aller au bord de la mer et à me couper les ongles.

Je suis allé au bord de la mer, je me suis coupé les ongles, j'ai perdu les ciseaux. Je me suis baigné, j'ai couru sur le rivage, en criant des absurdités, je me suis frictionné avec ma serviette jusqu'à ce que ma peau se mette à picoter agréablement. Puis, assis, j'ai regardé la mer d'un air débile. Je ne sais pas ce que les autres gens y voient en la regardant, moi je ne vois rien. Tant mieux si un bateau navigue quelque part à l'horizon. Je vois alors un bateau, mais rien de plus. S'il n'y en a pas, ce n'est que de l'eau, beaucoup d'eau froide, salée, s'agitant en vain.

Les docteurs affirment qu'il s'agit d'un problème générationnel. Certaines générations voient Dieu en regardant la mer, d'autres entendent de la musique symphonique, les fugues de Bach, d'autres encore y aperçoivent une femme, Aphrodite, l'infini, l'éternité, le nirvana ou toute autre idiotie poétique. La génération expulsée dans ce monde aux environs des années 1960, même si la période n'est pas d'une extrême importance, n'y voit absolument rien. J'appartiens à cette génération. À cette génération qui ne possède aucune caractéristique particulière, qui est presque sans qualité. À cette génération qui est arrivée trop tard

pour devenir hippie, pour qui la musique des Beatles est trop mielleuse et qui était déjà trop âgée pour adopter les idées punk, quant à la musique des Sex Pistols, elle n'était pour elle qu'un bruit irritant. Une grande partie des gens de cette génération s'est embourgeoisée, a cru au modèle de vie proposé par ABBA, mais ce n'est pas une des caractéristiques de cette génération, il s'agit d'une simple statistique que ni les tronçonneuses de AC/DC ni le sang de John Lennon n'ont réussi à renverser. C'est cette génération, qui n'a presque pas « sa » musique, ses idoles, aucun sens de la patrie, de l'histoire, de l'amour, de l'argent, de la famille et de la responsabilité, qui m'intéresse.

C'est une génération qui a payé un certain dû aux drogues, l'Afghanistan l'a un peu saignée, mais il s'agit plus d'une exception que de la règle. L'unique philosophie de cette génération est de ne pas avoir de philosophie ou bien d'éviter d'en avoir une, et l'alcool a rempli ce vide théorique de manière pratique, mais c'est une génération qui dans le même temps n'a pas appris à boire, n'a pas appris à baiser, manger, économiser – elle n'a pas appris à profiter des plaisirs. Même les spécimens nantis de cette génération qui ont fondé des familles heureuses et des commerces florissants ne voient rien d'autre que de l'eau en regardant la mer. Ils ne savent tout simplement pas se réjouir. Voilà la caractéristique principale et déterminante de cette génération.

Les généralisations sont un truc dégoûtant. Mais il existe beaucoup plus de trucs dégoûtants que de belles choses dans le monde. Honnêtement, je n'en ai rien à faire de savoir ce qu'est ma génération. Il se peut qu'elle n'existe même pas et qu'aucune fichue mer ne puisse en être le révélateur. Mais moi, j'appartiens à cette maudite génération et personne ne pourrait me convaincre que je suis singulier,

unique et irremplaçable. J'appartiens à cette génération, la plus russifiée de toutes, la plus bernée, la plus nourrie d'athéisme, la plus naïve, et la plus sceptique dans le même temps. Toutes les générations se plaisent à être la génération perdue. La mienne n'était pas perdue. On ne pourrait pas se qualifier de beatniks ni même de rebelles les plus élémentaires. On n'avait simplement pas grandi, on était une génération qui ne s'était pas accomplie, qui n'était pas advenue, élevée par des parents peureux et conformistes. Elle a vécu un changement politique et social brusque, elle a vécu à l'âge où on mûrit une rupture inattendue, elle est pourtant restée la même, incrédule, indifférente, paresseuse et sans enthousiasme, observant la mer, non pas avec un sourire bouddhiste, mais avec le regard vide d'un idiot n'y voyant rien d'autre que l'écume. On pourrait se consoler, peu importe ce que l'on aperçoit dans la mer, le plus important est ce qui traverse ta tête. Mais dans la tête comme dans la mer, c'est le vide, et si par hasard l'ombre d'une pensée affleure à l'horizon, elle est si lointaine que l'on ne remarque même pas qu'elle se déplace.

Le creux démographique est coupable de tout, disent les docteurs. Comme ma génération n'a aucune qualité, même cette pitoyable justification que nous tous, sauf moi, sommes coupables ne nous convient pas. Nous n'accusons jamais personne. Meursault a buté l'Arabe car le soleil brillait fort et pour cela il appartient à la glorieuse génération des existentialistes. Ma génération aime la pénombre, les limites de n'importe quelle existence s'y effacent et nous n'en avons rien à foutre que nos petits-enfants parlent russe, anglais, juif ou arabe.

La génération élevée dans les dortoirs, les appartements communautaires, qui a écouté, à l'adolescence, comment la

nuît leurs pères troussaient leurs mères, est une génération qui a conçu le complexe d'Œdipe comme la sensation inévitable d'étroitesse dans ce monde.

C'est précisément à cause de ce creux démographique, autrement dit car il s'est mis à manquer de chair à canon, que notre génération a dû aller servir dans l'armée soviétique, même les étudiants du supérieur. Après la première année d'études, ils ont ramassé tout le monde sans distinction, les pieds plats, les dos déformés, ceux à moitié aveugles, ceux qui pissaient au lit, tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de devenir fous ou complètement cloués dans leur fauteuil.

Ce qui est pour chaque Russe la glorieuse « école de la virilité » est devenu pour notre génération une preuve supplémentaire que l'individu n'a aucune importance dans ce monde, que tout dépend de la force ou du pouvoir et que n'importe quel crétin, par la grâce d'une putain de hiérarchie, peut, d'une manière ou d'une autre, te chier sur la tête.

La plus grande erreur de ma vie a été le temps. À mon retour, j'ai demandé quelle heure il était. J'ai posé la question en russe, car j'aime impressionner pour pas grand-chose. *Pourriez-vous me dire quelle heure il est ?*^{*1} j'ai demandé dans la grande cour de l'Université, en portant l'uniforme de parade de parachutiste, avec les épaulettes et les autres breloques, le béret bleu descendu sur l'arrière de la tête. On ne m'a tout simplement pas reconnu, bien que j'aie interrogé une connaissance, un étudiant de deux ans de plus que moi. Il m'a bien donné l'heure, mais j'ai

1 Les mots et phrases composés en italique suivis d'un astérisque sont en langue russe dans le texte original.

clairement compris, ou peut-être même ressenti physiquement, que sa montre et la mienne indiquaient une heure différente. Pour être plus précis, ma conscience vivait à une autre heure. Il y avait eu un vide. Dans le calendrier, ce vide occuperait deux années, mais ce vide n'était pas une affaire de calendrier. Il était presque invisible, il était complètement invisible, mais il était là, car je le percevais. Le ressentent tous ceux qui ont dû servir dans l'armée ou faire de la prison. Ou alors vivre en déportation. Ou dans la solitude. Tout paraît identique, mais tout s'est décalé. Comme un viseur mal ajusté. Tu vises droit, mais la balle se déporte un peu de côté. Le viseur peut être réglé, le cerveau qui perçoit le temps et qui a éprouvé ce vide, non.

Il y a cette sensation d'être de côté. Quand tu parles à quelqu'un, tu perçois la distance. Le temps que tes paroles parcourent cette maudite distance à peine perceptible, elles se transforment et la personne ne te comprend pas comme il faudrait. Le vide déforme le sens des mots, même si vu de l'extérieur ils ne se différencient en rien des autres mots. Quand tu fais l'amour avec une femme, vous ne pouvez pas éprouver de plaisir ensemble, car il existe cette distance et vous éprouvez un orgasme à des moments différents, vous vous croisez non pas uniquement physiquement, mais aussi émotionnellement. Non pas juste dans le temps, mais bien plus dans l'espace, vous vous trouvez à différents niveaux. Quand tu bois de l'alcool, ta conscience s'embrume inévitablement dans une autre dimension, même si tu continues d'être assis à table, de parler et de lever ton verre plein – une distance te sépare et tu perçois clairement que tu bois seul. Tu parles, tu fais l'amour, tu bois, et tu es toujours tout seul.

Seul non pas dans l'espace, mais dans le temps.

Quand j'ai compris cela, je me suis mis à observer les gens assis dans les bars, les cafés, marchant dans les rues, debout au bord des rivières ou des lacs une canne à pêche dans les mains, même au volant des voitures – en regardant la mer, aucun ne voit quoi que ce soit. Ils ont tous ce regard imbécile. Avec ce vide. Comme le mien. Cela signifie que je ne suis pas seul. Cela signifie que cette génération existe bien. Évidemment, il s'agissait presque uniquement d'hommes, car le concept de génération ne s'applique aux femmes que jusqu'à ce qu'elles se marient, et encore, avec des exceptions, car elles apprécient l'art du mimétisme, et par la suite elles appartiennent à la gent féminine en général, qui n'est plus classée en générations.

Le plus étrange est que même lors d'une discussion avec sa génération, avec la génération qui souffre de ce vide, l'incompréhension est la même. Ces maudits vides sont différents.

Ces vides sont remplis de jurons, de jurons terribles, obscènes, russes et turcs, qui ont perdu leur signification véritable et qui sont tout d'abord une certaine forme de désespoir. Il ne s'agit pas de pauvreté du vocabulaire, mais de linguistique existentielle, d'expression du blanc, du vide – *putain* cette vie qui signifie vivre dans le vide, et non dans un milieu.

Et si un jour quelqu'un voit un homme assis dans les dunes et observant la mer d'un regard inexpressif, qu'il sache que ma génération regarde la mer et ne voit *putain de rien*. Car un vide la sépare de ce monde. Un petit vide, peut-être de trois secondes seulement, mais insurmontable.

J'avais décidé de me rendre au bord de la mer tous les matins, de me baigner dans cette satanée eau froide, de courir ensuite sur le sable, de crier et de me frictionner

avec la serviette jusqu'au sang, cependant, un matin, j'ai pris la direction complètement inverse.

La station balnéaire se trouve sur la presqu'île, entre la mer et la lagune, et, d'un côté comme de l'autre, même quand la surface est d'huile, l'eau pue pour je ne sais quelle raison le vomi et la viande de cheval pourrie.

Sur les rives de la lagune puante, je me suis saoulé avec une gnôle épouvantable, j'ai perdu conscience et j'ai repris mes esprits Dieu sait où.